

famille "le malheur d'Ursule," sans baisser la voix, comme s'il eût craint d'être entendu. La maison était silencieuse. Une ombre semblait planer sur elle.

Tous les jours, Ursule allait à l'église prier pour l'âme du cher mort. Elle lui avait voué un culte, et, dans sa chambre, devant le daguerréotype, au bas duquel pendait fané le dernier bouquet apporté par Louis, elle faisait des oraisons, pleurant son amour tranché dans sa fleur.

Elle fut parfaite pour son père, qu'elle soigna, jusqu'à son dernier soupir, avec un dévouement admirable. Elle n'avait qu'une haine, mais celle-là farouche, implacable : pour l'armée. Elle la rendait responsable de la perte de son fiancé. C'était elle qui le lui avait enlevé pour le conduire à la bouche des canons, dans les flots de mitraille. C'était elle qui, pour une cause stupide, inexplicable, incompréhensible, lançant les uns contre les autres, dans une tuerie féroce, des hommes qui ne s'étaient rien fait, lui avait pris celui qu'elle regrettait. Armée odieuse et inutile, mécanique humaine, bête et infâme, pavoisée d'étendards flottants, mise en branle par le son enivrant des tambours et des clairons ! Et tout cela pourquoi ? Pour voler des maris aux femmes, des fiancés aux jeunes filles, et des enfants aux mères !

Dans la rue, quand elle sortait, elle traversait la chaussée pour ne pas croiser un soldat, sur le trottoir. Tout ce qui avait une culotte rouge et traînait un sabre lui faisait horreur. A Saint-Mandé, où elle habitait l'été, ayant vu, sur le mur, en temps d'élections, une affiche rouge portant une profession de foi, dans laquelle un candidat s'écriait carrément : "Plus d'armée permanente !!! Le pays défendu par le pays !!!" elle avait fuit, en sa faveur, de la propagande auprès de ses fournisseurs, et lui avait gagné la voix de son jardinier.

Cette grande fille, anguleuse et noire, était excellente au rond. Elle était vénéralisée par ses domestiques et adorée par sa sœur. Plus âgée qu'elle de dix ans, Ursule l'avait élevée avec des soins et une tendresse de mère. Quand elle l'avait vue grande, elle n'avait pas songé un seul instant à essayer de la détourner du mariage pour la garder égoïstement auprès d'elle. Sagement, elle lui avait cherché un époux, mais l'avait choisi très pacifique. Il ne faisait même pas partie de la garde nationale, ayant été réformé pour cause de myopie. Fabricant de boutons en porcelaine, il avait son usine à Charenton, et se nommait Emile Bernard.

Ce brave garçon, tout rond, était de ceux dont, à première vue, on dit : "Il ne ferait pas de mal à une mouche," et qui justifient le pronostic.

Sa courte et massive personne était faite pour rouler sur la pente de la vie, sans déviations et sans cahots, tout droit et tout doux. Il partagea le culte de sa femme pour Ursule, et accepta la tradition lamentable du "malheur" sans le discuter.

Il préféra accepter les yeux fermés la légende du martyre sublime de Louis-Silvain-Exupère. Et il prit l'habitude de baisser la tête avec chagrin, chaque fois qu'aux anniversaires du malheur, Ursule avait sa grande crise de larmes. Il aima bien Mme Bernard, qui le lui rendit, et, de cet honnête échange de tendresses, naquit une fille.

Une fille ! Ursule fut transportée de joie. Elle avait tremblé que ce ne fut un garçon, car les garçons peuvent être exposés à porter l'uniforme. Elle avait déjà beaucoup de considération pour son beau-frère. A partir de la naissance de cet enfant du sexe féminin, elle redoubla d'égards pour lui. En différentes circonstances elle dit :

— Les hommes délicats sont rares, il faut les apprécier ! Bernard est un homme délicat. . . .

Il avait su avoir une fille !

Cette petite mit la maison à l'envers. Tante fut sa marraine, et donna cette preuve de goût de ne pas exiger qu'on la baptisât Ursule. Elle fut nommée Aline. Et blonde, avec des yeux noirs et des lèvres roses, elle s'annonça comme devant être un miracle de grâce et de gentillesse.

Tante Ursule tomba en extase devant la mignonne créature, elle en oublia presque le daguerréotype. Un bouleversement sembla s'être fait dans son esprit. A plusieurs reprises, des étrangers purent, dans la conversation, parler indirectement de l'armée, sans s'attirer les foudres de la vieille fille. Elle fronça le sourcil, pinça les lèvres, mais ne souffla mot. Avant la naissance de l'enfant, elle eût bondi et vociféré :

— L'armée ! Monstruosité digne des temps barbares ! Troupeau de victimes, ramassis d'assassins ! . . .

Elle affectionnait cette définition, dont l'apparente incohérence : victimes en même temps qu'assassins, rendait bien sa pensée, pleine à la fois de pitié et d'exécration.

Le brave Bernard, heureux de voir l'esprit de sa belle-sœur plus apaisé, dit à sa femme :

— Je suis content : il me semble que tante Ursule devient plus calme, et que sa tristesse décroît.

Mme Bernard hochait la tête et répondit :

— Non ! elle est occupée et distraite par Aline, mais le souvenir du malheur ne s'effacera jamais de son esprit. . . Sa haine couve comme un incendie, et, à la première occasion sérieuse, elle éclatera.

Mme Bernard voyait juste. Et l'horreur que l'armée inspirait à tante Ursule, en diverses circonstances, se manifestait. La première fois, ce fut en 1859. La vieille fille avait accompagné Aline et sa bonne, à la promenade, dans le parc Saint-Mandé, et, avec mécontentement, elle avait vu toutes les maisons pavoisées de drapeaux. Elle avait murmuré avec humeur :

— Qu'est-ce que cela signifie ? Ce n'est pourtant pas aujourd'hui le 15 août ?

Des bandes de gens endimanchés venaient de Paris, avec un air animé et joyeux. Dans le bois, à l'ombre des grands arbres, des déjeuners avaient eu lieu, laissant des papiers gras et des bouteilles vides sur l'herbe. Ursule dit à la bonne d'Aline :

— Pourquoi tout ce mouvement ? Est-ce qu'il y a, dans les environs, une fête patronale ?

— Je ne sais pas, Mademoiselle, répondit la brave fille avec embarras. Mais peut-être ferions-nous mieux de rentrer ? . . . La petite jouera aussi bien dans le jardin.

— Rentrer ? Pourquoi ? Expliquez-vous. . . Que se passe-t-il ?

— Eh bien, Mademoiselle. . . J'aime mieux le dire à Mademoiselle. . . mais c'est aujourd'hui, la rentrée des troupes d'Italie. . . Et l'armée va défiler par ici, se rendant au camp de Saint-Maur. . . .

— L'armée ! . . .

Déjà Ursule avait ramassé son ouvrage, et se dirigeait, à grands pas, vers la maison. Mais il était trop tard. Le flot populaire encombrait les rues. Des services d'ordre contenaient la foule et la circulation devenait difficile. Dans le lointain une rumeur grandissait : des gamins, agitant des branches vertes, apparaissaient gambadant. Et, dominant les cris et les appels, le roulement des tambours et la fanfare des clairons annonçaient l'arrivée des vainqueurs.